

La face cachée de la pensée - Un rationalisme élargi pour les Nouvelles Pratiques Philosophiques

Claude Lupu, orthophoniste, praticien en gestion mentale, animateur d'ateliers de discussion philosophique pour enfants, professeur de philosophie au Lycée Morvan, Paris

La prééminence de la philosophie "institutionnelle" a été ébranlée par la montée en puissance des Nouvelles Pratiques Philosophiques (NPP). Ainsi un rééquilibrage s'est opéré entre deux versions de l'activité philosophique : l'une scolastique - centrée sur l'École -, l'autre mondaine - centrée sur la Cité (selon une dichotomie kantienne). Or ce mouvement "révolutionnaire" (cf. mon article "Encore un effort camarades pour l'abolition des derniers privilèges de la philosophie" paru dans la revue Diotime n° 35) n'est pas allé jusqu'à remettre en cause certains postulats régissant l'activité philosophique, en particulier un anti-introspectionnisme méthodologique. En effet, l'activité des philosophes praticiens porte sur la face publique de la pensée, logico-discursive, évitant autant que possible toute référence à la face cachée, celle de l'intériorité, la "boîte noire" comme l'appelle les "anti-mentalistes".

Je ne propose pas un nouveau "paradigme" - et surtout pas un retour à un quelconque spiritualisme - mais plutôt un "enrichissement" des pratiques philosophiques, à la fois théorique par la prise en compte de certaines avancées des sciences cognitives concernant le fonctionnement de l'esprit, et pratique par l'utilisation de techniques rigoureuses d'accompagnement à l'introspection (gestion mentale, entretien d'explicitation, programmation neuro-linguistique - P.N.L.). Le recours à l'introspection n'est nullement une fin en soi, mais un outil permettant la mise en pratique les deux grandes philosophies du XXe siècle - la phénoménologie et la philosophie du langage ordinaire - au service d'un "rationalisme élargi".

J'envisagerai d'abord la pensée comme une dualité asymétrique, puis je défendrai l'idée selon laquelle une forclusion du "hors langage" caractérise globalement la philosophie contemporaine ; enfin je proposerai un programme de recherche et d'expérimentation pour les nouvelles pratiques philosophiques : un enrichissement des pratiques de dialogue philosophique par la voie introspective.

La pensée comme dualité asymétrique

La face cachée de la lune s'oppose à sa face visible, éclairée par le soleil. C'est l'illustration la plus simple d'une "dualité asymétrique" : deux parties formant un tout, bien qu'indissociables, ne sont pas considérées à part égale, car l'une est a priori dotée d'une valeur supérieure à l'autre. Or notre univers conceptuel est structuré par une série de dualités asymétriques "par essence" (vrai / faux, bien / mal, beau / laid, actif / passif, animé / inanimé, normal / pathologique,...). Pour d'autres paires (haut/ bas, droite / gauche, devant / derrière, masculin / féminin, chaud / froid, noir / blanc...), le caractère asymétrique semble plutôt "accidentel", mais il est profondément "enkysté" dans notre

langage : "Je suis au fond du trou", "T'as deux mains gauches ?", "Il faut regarder devant soi", "T'es une gonze !", "Là, tu chauffes", "Je broie du noir"...

Les dualités asymétriques apparaissent alors comme une caractéristique structurelle du langage et, au delà, de la raison. Or les philosophes ont fait de cette contrainte épistémologique un attribut du réel lui-même, d'où la série des dichotomies classiques - âme / corps, monde supra-lunaire / monde sub-lunaire - avec leur contrepartie psychique - intelligible / sensible, raison / passion. Ainsi le geste platonicien inaugural de la philosophie fut une double disjonction, l'une ontologique entre l'âme et le corps, l'autre psychologique entre la raison et la sensibilité. Platon admettait pourtant que s'il y avait une connaissance parfaite, ce serait l'intellect se mélangeant avec les sens au point de ne plus faire qu'un (Les Lois, livre XII notamment). Ce type de connaissance baptisé "intuition intellectuelle" par la suite, apparut comme hautement problématique, mais l'idéal d'unité était posé. Il visait au fond à dépasser les dualités asymétriques, dans la mesure où celles-ci ont pour origine une disposition cognitive, non ontologique. Or il y a deux voies possibles vers cet idéal d'unité. Le monisme réduisant le deux à l'un a toujours été une voie de sortie "basse" du dualisme : ainsi la dyade corps / esprit pose encore des problèmes à ceux qui tentent de la réduire à l'unité (à ce sujet, voir Michael Esfeld, La philosophie de l'esprit, A. Colin, 2005, p. 15 sq.). Le holisme intégrant les parties dans un tout qui ne se réduit pas à leur somme, constitue une voie de sortie par le haut. Mais la voie holiste, considérée comme un point de vue exotique et mystique, caractéristique des sagesse orientales, a été largement négligée par la philosophie (voir à ce sujet Louis Dumont, Essais sur l'individualisme, une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne, Seuil poche, 1983, p. 275 sq.).

Les concepts convoqués par la philosophie pour "penser la pensée" n'échappent pas au "dualisme asymétrique", principe structurel de la raison. Leur caractère duel découle "naturellement" du fait que la pensée présente deux faces, l'une sociale et publique, l'autre intime et privée, caractéristique qui explique l'équivoque du terme "pensée", s'appliquant tantôt à un processus mental, tantôt à un ensemble de propositions, produit de ce processus, - les Pensées de Pascal vs la pensée de Pascal -, tantôt à tout type d'activité visant à "produire du sens". Dans notre univers conceptuel, cette caractéristique se traduit par toute une série de dyades : public / privé, extérieur / intérieur, actes de langage / événements mentaux, discursif / cognitif... Or celles-ci possèdent toutes une asymétrie qui pour le coup n'est pas "naturelle" comme semblait l'être le caractère duel, mais qui s'explique aisément par le fait que ces dyades renvoient toutes par analogie à d'autres dualités, asymétriques par définition - âme / corps, clair / obscur, réglé / sans règles - ou par tradition - intelligible / sensible, objectif / subjectif, fixe / changeant...

Au sein des nombreuses disciplines qui s'intéressent aujourd'hui à l'esprit et à ses manifestations, l'équivocité du concept de pensée a été levée au prix d'une démarcation radicale entre les "internalistes", s'appuyant sur la neurobiologie, et les "externalistes" s'appuyant sur les sciences sociales. Une "querelle de l'esprit" oppose ainsi deux clans, les uns reprochant aux autres leur "mentalisme", les autres taxant les uns d'être "anti-scientifiques". Les premiers considèrent que le

sens d'une proposition dépend de représentations mentales "dans la tête", les seconds, voulant sauver l'idée d'objectivité, soutiennent que les critères du sens sont - et doivent être - uniquement publics. Face à cette alternative, les philosophes de l'esprit oscillent entre deux attitudes : résister à tout prix à l'intrusion des sciences cognitives dans leur champ d'étude, ou intégrer les instituts de recherches pour devenir eux aussi des "cogniticiens" (cf. Joëlle Proust, *La philosophie cognitive*, Ophrys, 2004). N'y a-t-il de choix qu'entre la "résistance" et la "collaboration" ? Peut-on sortir d'une alternative stricte entre deux visions unilatérales de l'esprit ?

Les sciences cognitives ont remis en question l'asymétrie entre pensée diurne et pensée nocturne (selon la dichotomie bachelardienne), mais elles promeuvent aussi un point de vue appauvrissant en réduisant la psyché à l'esprit-cerveau (voir Bernard Andrieu, *La Neurophilosophie, Que sais-je ?*). Néanmoins, elles sont potentiellement porteuses d'une conception radicalement nouvelle de l'esprit et de ses manifestations, à la fois scientifique et holiste. Ainsi un courant holiste encore minoritaire tente aujourd'hui de dépasser l'opposition stérile entre l'internalisme et l'externalisme en partant d'un fait trivial : la pensée présente indissociablement deux faces qu'il convient dès lors d'étudier conjointement. De ce point de vue, certains chercheurs associant la philosophie - la phénoménologie essentiellement -, les sciences sociales et les sciences cognitives - comme le neurobiologiste Francisco Varela (*L'inscription corporelle de l'esprit*, Seuil, 1993) - prennent acte du caractère irréductiblement "partagé" de la pensée, tout en réhabilitant l'introspection comme moyen de recherche et de recueil de données. Une approche holiste de la pensée semble donc aujourd'hui possible. Comment les Nouvelles Pratiques Philosophiques peuvent-elles tenir compte de ces avancées ?

La forclusion philosophique du "hors langage"

D'un point de vue holiste, j'appelle "univers de sens" un ensemble de vécus de conscience, de jeux de langage, de représentations, de croyances, de désirs, de valeurs, de concepts, de savoirs etc., ensemble structuré socialement et culturellement, ce qui lui donne un caractère "partagé". Le concept d'univers de sens partagé permet de dépasser les clivages intérieur / extérieur, privé / public, individuel / social. Or les pratiques philosophiques, en négligeant le "hors langage" et la démarche introspective se coupent d'une part essentielle de l'univers de sens. Ce qu'il convient d'appeler une "forclusion" trouve son origine dans un "anti-psychologisme" philosophique généralisé au XXe siècle, plus précisément dans un "anti-introspectionnisme" méthodologique. Une telle attitude, qui relève du tabou, était justifiée autrefois par le rejet de l'ancienne psychologie philosophique "autocontemplative", qui a produit toute une mythologie de l'intériorité (cf. J. Bouveresse, *Le mythe de l'intériorité*, Ed. de Minuit) : la transparence du sujet à lui-même, l'ineffabilité du sens, le dualisme strict... Cette attitude se nourrit aujourd'hui du refus de la prééminence psychologisante de l'affect - l'infect disait Lacan -, et des dérives psychanalytiques "au niveau du vécu". Mais ce rejet demeure, alors même que ces mythes et ces dérives n'ont plus cours, et qu'une nouvelle génération de chercheurs a réhabilité "l'introspection comme voie d'expérimentation" (cf. Pierre Vermersch, CNRS, Groupe de Recherche sur l'Entretien d'Explicitation - GREX - <http://www.expliciter.net/>). La forclusion

du "hors langage" est corrélative d'une inflation obsessionnelle du thème du langage dans la philosophie contemporaine. Or le point de vue unilatéral qui réduit le tout de la pensée au discours argumentatif a aussi sa part d'ombre.

Piaget a créé le néologisme "verbalisme" pour dénoncer le privilège exorbitant accordé à la "connaissance en mots" sur la "connaissance en acte" dans le système scolaire : "...cette triste réalité scolaire, prolifération de pseudo-notions accrochées à des mots sans significations réelles...", (Piaget, Psychologie et pédagogie, éd Denoël, 1969, p. 241). En transposant ce néologisme, on peut dire qu'une certaine critique du discours philosophique a toujours consisté à y dénicher le verbalisme. En effet, un constat trivial s'impose à tout amateur de philosophie : le discours philosophique, s'affranchissant facilement des contraintes minimales de la compréhension ordinaire, produit parfois un jargon impénétrable. Or les "nouvelles pratiques philosophiques" rejettent justement l'ésotérisme scolastique en philosophie. Mais cela ne les immunise pas pour autant contre le verbalisme. En effet le jeu de langage que l'on désigne par le terme "philosopher" se caractérise par une certaine liberté vis à vis des règles de la communication "ordinaire", ce qui a pour effet qu'on y néglige couramment le fait qu'un signe linguistique doit valoir pour quelque chose d'autre que lui-même. On oublie ainsi qu'"un concept sans intuition est vide" (Kant), que "ce n'est pas une proposition tant qu'elle n'est pas comprise." (Wittgenstein), et que les problèmes philosophiques sont vains s'ils ne s'articulent pas à l'expérience vécue, car "La solution du problème que tu vois dans la vie est une façon de vivre qui fasse disparaître le problème." (Wittgenstein).

Par ailleurs, le risque de verbalisme est d'autant moins négligeable dans les NPP, qu'il est renforcé par le triple "privilège" du discours dans la discussion synchrone et ouverte : celui de l'expression sur la compréhension, celui de la verbalisation sur l'évocation, celui du mot sur l'image - trois points que je développe dans l'article précédemment cité ("Encore un effort camarades").

En synthèse, il me semble qu'une stricte réduction de la pensée au discours argumentatif limite considérablement le caractère "mondain" des NPP (si l'on accepte l'idée que notre monde est à la fois celui de la vie sociale et celui de nos vécus de conscience). Cette limitation est liée selon moi à la négligence d'une distinction conceptuelle et d'un principe méthodologique :

La distinction conceptuelle est celle qui existe entre le sens et la signification, on la trouve notamment chez Paulhan et Vygotski. Eclairée aujourd'hui par la pragmatique et les sciences cognitives, elle peut s'exprimer ainsi : la signification est dans les usages sociaux, le sens est dans les mémoires. Une "signifiante" complète devrait donc intégrer ces deux dimensions.

Le principe méthodologique est celui de toute philosophie pratique digne de ce nom : il faut toujours mettre les discours en rapport avec les actes dans les situations concrètes, car ceux-ci incarnent les représentations, les croyances et les valeurs alors que ceux-là ne font que les nommer - penser à la charité ou parler de charité n'est pas être charitable (je cite Pierre Vermersch, dans la revue Expliciter n°69 : "Les bases de l'auto-explicitation").

Le programme de recherche que je propose pour les NPP vise à prendre en compte la distinction conceptuelle entre sens et signification, à appliquer le principe méthodologique "Au commencement était l'action", avec un outil privilégié : l'introspection.

L'enrichissement du dialogue philosophique

Certains philosophes ont procédé à une réhabilitation de l'imagination (voir Cynthia Fleury (collectif), *Imagination, imaginaire, imaginal*, PUF, 2006), et de "la pensée d'outre-mots" (voir Dominique Laplane, *La pensée d'outre-mots., Les Empêcheurs de penser en rond*, 1997). Par ailleurs la nécessité de remettre en chantier la notion de raison pour sortir des deux impasses que constituaient le logicisme et l'intellectualisme, a engendré deux grands courants philosophique au XXe siècle : l'un proposant un retour aux vécus de conscience - ce courant va de la phénoménologie à l'herméneutique -, l'autre un retour aux jeux de langage - ce courant va de la pragmatique à la philosophie du langage ordinaire. Mais ces mouvements sont restés théoriques, et le tabou concernant la voie introspective est restée opératoire. Il est temps de dépasser cet interdit et d'envisager ainsi un élargissement considérable du champ des pratiques philosophiques hors de leur "pré carré" strictement logico-argumentatif. Voici quelques exemples de concepts issus de ces deux courants qui pourraient devenir opératoires dans les pratiques philosophiques.

La phénoménologie a remis en valeur le terme ancien d'aperception qui faisait partie du vocabulaire classique de la philosophie et qui désignait l'acte mental par lequel un sujet prend conscience du contenu de ses représentations. Dans une discussion philosophique, un temps spécifique voué à l'aperception permettrait aux participants d'adopter un point de vue "incarné", en première personne, relié à leur univers expérientiel, afin d'associer le sens et la signification, les concepts abstraits aux actes concrets.

La réduction est l'un des concepts majeurs de la phénoménologie de Hüsserl - en un sens très différent de la réduction appauvrissante qui consiste à rabattre le complexe sur le simple. Il s'agit pour un sujet de modifier sa relation au monde et aux objets, au service d'une prise de conscience, suspendre le rapport évident aux choses familières pour en faire apparaître des aspects qui étaient à la fois connus et cachés (pré-réfléchis).

Le concept de jeu de langage a été créé par le philosophe Ludwig Wittgenstein pour dépasser le point de vue strictement logique qui isole les termes des situations réelles de leur usage. De ce point de vue, les mots n'ont de signification qu'au sein d'un jeu de langage, leur "grammaire" dépend de nos formes de vie partagées. Dans une discussion philosophique, le retour introspectif à nos jeux de langage permettrait d'éviter le verbalisme philosophique qui se produit quand "le langage tourne en roue libre" comme détaché de toute réalité.

Dans les Pratiques Philosophiques, la démarche introspective serait un outil privilégié pour mettre en oeuvre l'aperception, la réduction et le retour aux jeux de langage ; elle aurait ainsi plusieurs "fonctions" parfaitement légitimes du point de vue philosophique :

- assurer le "remplissage intuitif" - notion appartenant au lexique de la phénoménologie - permettant de "remplir" les concepts de "matière" - car un concept sans intuition est vide - et le remplissage expérientiel visant à mettre les discours en rapport avec les actes, les situations, les expériences vécues, afin d'incarner le problème à traiter ; il s'agirait dans les deux cas d'opérer un acte de réfléchissement sur soi préalablement à toute réflexion sur les contenus obtenus ;
- donner tout son sens à la suspension du jugement, pratique très répandue en philosophie depuis l'antiquité, permettant de donner la priorité à la description des vécus de conscience préalablement à toute explication ;
- permettre la variation imaginaire des exemples - idée que l'on trouve aussi bien chez Wittgenstein que chez les phénoménologues - afin de fournir au travail d'abstraction la matière concrète sans laquelle il "tourne à vide", et obtenir ainsi une conceptualisation beaucoup plus riche que celle qui se cantonne au seul niveau intra-linguistique ;
- se donner les moyens et le temps nécessaire pour évoquer une proposition émise par un des participants, dans un projet de compréhension herméneutique, volontaire, consciente et lente, mettant en jeu la mémoire expérientielle, les savoirs, les croyances, l'imagination, bref l'univers de sens du sujet comprenant ;
- élargir la notion de préjugés, qui ne sont pas seulement des jugements a priori, mais aussi des pré-discours, des représentations ou des croyances pré-conscientes ;
- pratiquer des expériences de pensée, outils classiques de la tradition philosophique, qui seraient plus précises - et donc plus efficaces - grâce au pouvoir évocateur de l'imagination.

Les praticiens de l'accompagnement introspectif (dialogue pédagogique en gestion mentale, entretien d'explicitation) reconnaîtront facilement derrière ces concepts philosophiques ceux qui leur sont familiers, à savoir : l'introspection, l'évocation, les gestes mentaux, les paramètres, la parole incarnée, le réfléchissement, l'exploration des couches de vécu,...). Mais ils sont les premiers à savoir que le "détour évocatif" - le temps de l'aperception - n'est vraiment productif que s'il débouche sur une verbalisation - une explicitation. Ils savent aussi combien ce travail est délicat à mener à bien : d'une part la parole incarnée qui effectue des va et vient entre l'évocation et la verbalisation a un coût en énergie et en temps ; d'autre part l'évocation et l'explicitation exigent un accompagnement spécifique qui nécessite une formation préalable. L'expérience montre qu'à défaut de cet accompagnement, le produit de l'évocation se perd la plupart du temps dans des rationalisations, des interprétations, des jugements, des explications absconses, d'excessives subtilités ou des commentaires faisant perdre de vue l'essentiel ; travers archi-courants de la pensée philosophante, car, comme le disait Nietzsche, les dieux ont donné la parole à l'homme afin qu'il puisse cacher sa pensée.

Conclusion

La pensée apprenante et la pensée philosophante ont partie liée dans la constitution d'une subjectivité authentique. Ainsi toute action pédagogique devrait associer, pour un sujet apprenant, la prise de conscience de ses structures de projets de sens (cf. A. de La Garanderie, Critique de la raison pédagogique, Bayard éd., 1997) et l'exploration d'un univers de sens partagé. Il y a là deux mouvements de pensée complémentaires qui sont comme les deux temps d'une "respiration de la pensée" : l'un, la démarche introspective, est un retour vers soi ; l'autre, la démarche philosophique, un arrachement de soi. Or jusqu'à présent ces deux mouvements, ces deux temps, ont été disjoints. Le premier a été totalement ignoré par les philosophes praticiens qui ont ainsi relayé la "forclusion du hors-langage" de la philosophie contemporaine. Le second a été négligé par les praticiens de l'introspection, oubliant ce faisant la dimension profondément philosophique de leur outil. Quant au système scolaire, il les a négligés tous les deux. À travers cette "respiration de la pensée", mon propos vise à promouvoir un "rationalisme élargi" réunissant - enfin - les deux faces de la pensée, et donnant ainsi au concept de pensée son extension maximale ; je propose d'ailleurs la formation d'un groupe de recherche pour explorer cette voie d'expérimentation pratique. L'enjeu en vaut la peine car il est civilisationnel : il se nomme "crise du sens".